

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

II.

DE 1600
A 1715

LES ÉDITIONS
SOCIALES



**MANUEL
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE**

PAR UN COLLECTIF

SOUS LA DIRECTION

DE

Pierre ABRAHAM

directeur de la revue Europe

Roland DESNÉ

agrégé de l'Université

MANUEL D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

TOME II

1600-1715

par

Jean-Claude ABRAMOVICI, Th. ARON, J. AUSSIBAL,
M. BOUVIER-AJAM, G. CHAUSSINAND, D. COSTE,
Roland DESNÉ, G. DUPEYRON, Hélène HENRY,
François et Monique HINCKER, J.P. KAMINKER,
M. LE BOT, J. MADAULE, R. MANTERO, G. MILHAUD,
Michelle OGOR, Yvette PARENT, F. ROBERT,
Suzanne ROSSAT-MIGNOD, Paule STOPPA, E. TERSEN,
Annie UBERSFELD et Hélène VIANU.

COORDINATION ASSURÉE PAR

Annie UBERSFELD
agrégée de l'Université
maître-assistant
à la Faculté des Lettres
de Besançon

et Roland DESNÉ
agrégé de l'Université
attaché de recherches
au C.N.R.S.

ÉDITIONS SOCIALES

146, rue du Faubourg-Poissonnière - 75010 PARIS
Service de vente: 24, rue Racine - 75006 PARIS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.

© 1966, Editions Sociales, Paris.

NOTRE SECOND VOLUME

Voilà celui des tomes de notre Histoire littéraire de la France qui devait nous poser les problèmes les plus délicats.

Pourquoi ? Réfléchissons à l'image à demi-consciente que nous portons en nous de notre passé littéraire.

Le moyen âge, c'est un terrain de découvertes. A la façon dont la préhistoire nous délivre chichement les ossements, les silex taillés, les figurines, les peintures rupestres qui permettent aux spécialistes d'édifier une chronologie de l'évolution humaine depuis trois cents millénaires, le moyen âge littéraire n'a pas encore dégorgé entre les mains des chercheurs tous ses trésors.

Le lecteur aura pu s'intéresser, dans notre premier volume, à tant de trouvailles amenées au jour, commentées dans une perspective valable, remises à la disposition de tous pour de nouvelles recherches, de nouvelles réflexions, de nouvelles hypothèses. Il pressent bien que les découvertes futures auront leurs répercussions sur l'histoire littéraire du moyen âge à la façon dont la découverte de nouveaux préhominiens modifiera la filiation et la chronologie de l'espèce humaine. L'histoire littéraire du moyen âge est en perpétuel devenir. C'est, je crois, ce qu'il importait à Jean-Charles Payen et à Jean Garel de faire comprendre.

La Renaissance, son foisonnement d'œuvres, de vocabulaires, de syntaxes, son aspect globalement anar-

chique, son absence de schéma directeur, sa multiplicité de sentiers enfouis sous la touffeur des forêts, cela réclamait avant tout, au bénéfice des lecteurs, une vue d'avion, une carte des chemins et des routes, une description des carrefours. C'est la tâche que s'est assignée le professeur Henri Weber. Cent vingt-cinq pages pour tout cela, c'était une gageure. L'étonnant c'est que, l'ayant tenue, il l'ait gagnée. Nous savons tous que l'on pouvait parler bien plus longuement de Rabelais et de Montaigne. Ses collaborateurs et lui-même se sont héroïquement astreints aux limites primitivement fixées. Manuel, cela veut dire maniable.

Le dix-huitième siècle, lui, va nous arriver avec une « cote » élevée. Nombreux, très nombreux sont depuis vingt ans les chercheurs qui, en France, en Suisse, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Union Soviétique, ont publié des travaux de premier ordre sur « notre » Siècle des Lumières. Le problème n'était donc pas ici de susciter des recherches, mais de choisir judicieusement parmi leurs conclusions celles qui allaient pouvoir intéresser le lecteur curieux de l'époque la plus mouvante, la plus « progressiste » de notre littérature. Michèle Duchet, avec ses collaborateurs, a réussi là, je ne crains pas de l'annoncer, un ensemble de valeur exceptionnelle. Un livre neuf sur une matière renouvelée.



Le dix-septième siècle ne nous autorisait aucune innovation de ce genre. Pour cette raison évidente qu'il a donné lieu à maints ouvrages de dimensions importantes, signés par des historiens de la littérature dont les travaux font, à juste titre, autorité. Citer ici le professeur Antoine Adam n'est que reconnaître une dette à laquelle, j'en suis certain, souscriraient les vingt auteurs de ce volume.

Pour cette autre raison encore : le dix-septième siècle fournit à notre enseignement primaire et secondaire l'essentiel des textes au moyen desquels nos écoliers apprennent leur langue, se familiarisent avec la syntaxe, s'entraînent à classer leurs idées, à clarifier leurs raisonnements. Le dix-septième siècle est le vaste répertoire dans lequel nous puisons les éléments linguistiques et logiques de notre matériel d'expression.

Bref, nous savons notre dix-septième siècle par cœur.

Un metteur en scène étranger, aux conceptions géniales et fort révolutionnaires dans son pays, constatait voici quarante ans, non sans amertume : « Vous avez de la chance. Avec derrière vous la Comédie-Française et l'Académie, vous pouvez tout oser. Ici, quand nous allons de l'avant, nous craignons de voir notre peuple nous suivre, sans frein et sans contre-poids. » Ainsi Piscator regrettait-il l'absence d'une littérature classique qui, en effet, manque au passé de la littérature allemande.

Ajoutons que notre littérature à nous est, à cette époque, une littérature de reprise, une littérature de relais. De leur propre aveu (mais doit-on s'y fier totalement) les écrivains se réfugient derrière l'autorité des Anciens. Esope pour l'un, Euripide pour l'autre, Térence ou Plaute pour le troisième — et n'oublions pas le coup de chapeau à Aristote — se voient utilisés comme prétextes ou comme sauvegardes. Le résultat en est pour nous le rapprochement inattendu de l'Antiquité et le confort dans une filiation factice mais rassurante qui unirait sans défaillance la civilisation grecque à la nôtre.

Chacune des œuvres que nous allons rencontrer ici s'offre à nous sous un aspect achevé, immuable, architectural, donnant l'illusion que le dix-septième siècle serait, du point de vue littéraire, le siècle du définitif.

D'où les difficultés devant lesquelles nous étions placés.

Une Histoire de la littérature n'aurait pu que répéter plus ou moins bien ce qui a été dit. Une Histoire littéraire de la France a pour ambition d'aider les éducateurs à faire éclater l'atmosphère close, spécialisée, l'atmosphère de ruelle aristocratique où notre routine risque de confiner le monde littéraire d'alors.

Ces figures célèbres étaient reliées non seulement entre elles — ce qui évoque les sempiternels sujets de nos dissertations françaises — mais aux milieux divers de la société qui, alors comme aujourd'hui, fourmillaient de discussions et de controverses. Derrière l'apparence conventionnelle et glacée d'une devanture figée pour la postérité, derrière les cires tricentenaires du musée Grévin de notre littérature, se nouent des parentés qui, de chaque figure, font le porte-parole d'une multitude, laissant deviner un arrière-plan dont la marée, en mouvement incessant, la porte et la nourrit.

Est-ce là du marxisme ? Je n'en sais rien. Disons que c'est du bon sens.

On me demandera si nous pensons avoir réussi. Je prévenais voici des années ceux qui voulaient bien promettre leur collaboration : nous nous mettons au travail avec l'intention de faire de ce Manuel une première édition. Si les critiques qui nous seront faites se révèlent constructives, elles seront les éléments de notre édition ultérieure. Plus que tout autre, pour les motifs que nous avons énumérés, le volume que nous consacrons au dix-septième siècle incite à cette modestie.

Pierre ABRAHAM.

LE GRAND SIECLE...

Lorsque, sous le règne de Louis-Philippe, Michelet inaugurait son cours à l'Ecole Normale par ces mots « Le grand siècle, messieurs — c'est le XVIII^e que je veux dire », il saluait, en bon fils de la Révolution, et en homme de son temps, le siècle qui avait précédé et préparé le sien. De même, pour nous, le grand siècle sera le XIX^e, en attendant que nos neveux de l'an 2000 disent à leur tour ce qu'ils devront au XX^e. Ainsi va l'histoire qui fait de tout grand siècle un siècle comme les autres.

Pourtant Michelet avait une raison particulière de réagir ainsi contre l'idéalisation du siècle de Louis XIV, ce siècle qu'on disait grand parce qu'on voulait qu'il fût, par excellence, monarchique et catholique. La critique officielle s'est attachée, tout au long du XIX^e siècle — et au delà — à dresser la belle image du règne de l'ordre et de l'autorité pour faire oublier les audaces et les espoirs du Siècle des Lumières et de la Révolution. Et quelle assurance pour la bourgeoisie parvenue de pouvoir exalter — et enseigner — cette idée que l'homme éternel se révélerait à nous dans les œuvres de Corneille, Racine, Molière... ! Par là, on se détournait de la réalité des hommes vivants, on éludait les problèmes concrets posés par l'histoire de son propre temps. Une certaine admiration du XVII^e siècle ressortit ainsi, très exactement, à la pratique du « divertissement » dénoncé par Pascal.

Ce n'est pas ce genre d'admiration, faut-il le dire, que nous portons à ces grandes œuvres et que nous tentons ici de faire partager. Mais peut-être pouvons-nous essayer de comprendre pourquoi le siècle de Descartes et de Bossuet est apparu — et apparaît encore

— comme le siècle français exemplaire. Entre 1660 et 1685, la création d'œuvres marquantes a coïncidé avec l'établissement d'un ordre politique et social pratiquement incontesté. Entre les troubles de la Fronde et la révocation de l'Edit de Nantes, la société française semble avoir trouvé son équilibre. L'ère de Colbert ne réaliserait-elle pas comme un compromis entre une noblesse déjà affaiblie et une bourgeoisie encore insuffisamment forte ? Dans cette société très hiérarchisée, l'homme de tous les temps est l'homme de toutes les classes ; la politique royale et la religion ne peuvent qu'en favoriser la naissance. Et l'écrivain s'adressera à la ville comme à la cour.

On ne s'étonnera donc pas que, plus tard, les tendances de la critique les plus diverses et les plus opposées aient pu trouver à se satisfaire dans l'étude des grandes œuvres du XVII^e siècle, quitte à n'en retenir que l'aspect qui leur convenait le mieux.

Et on comprend aussi, pour cette raison, la difficulté singulière qui incombait aux auteurs d'un manuel qui s'honore d'être une publication du Centre d'Études et de Recherches marxistes.

Ce n'est en effet qu'au prix de recherches patientes et d'analyses fines qu'on peut restituer au « grand siècle » sa complexité réelle et discerner sous le visage apparent de l'« homo classicus » la diversité des œuvres et la richesse de leurs significations. Il faudrait mieux connaître, en particulier, l'histoire des groupes sociaux pour prétendre saisir — mieux que nous n'avons su le faire — toutes les conditions et les motivations de la création littéraire. D'ailleurs, faut-il le redire à notre tour, nous n'avons pas eu l'ambition de réunir une équipe de chercheurs marxistes. Et nous sommes heureux qu'à sa manière, ce livre soit à l'image de la diversité des hommes qui s'attachent à retrouver et à faire aimer un des visages de notre passé. A l'image aussi de la diversité des lecteurs possibles. Il se pourrait

même que le lecteur marxiste trouve particulièrement à son goût le chapitre qu'un non-marxiste aura rédigé, tandis que le chapitre voisin, écrit par un marxiste, satisfasse le lecteur non-marxiste.

L'état présent des recherches ne nous a donc pas permis, souvent, de dire autre chose que ce qui avait été dit avant nous. Et le nombre de pages de ce volume ne pouvait que nous inciter à la prudence. N'a-t-il pas fallu 2.200 pages à M. Antoine Adam pour renouveler notre connaissance du XVII^e siècle ? Et encore tenait-il à présenter son ouvrage monumental comme « un travail de rassemblement et de synthèse ». Nous ne pouvions même pas prétendre à cette modestie là.

Fallait-il, toutefois, renoncer à mettre entre les mains d'un grand nombre de lecteurs un livre qui leur permettrait de mieux comprendre et peut-être de mieux apprécier les écrivains d'un siècle encore mal connu ?

Mal connu, mais pourtant bien présent à notre culture. Faut-il rappeler que chacun de nous doit au siècle des Contes de Perrault son premier contact avec la littérature ? Et s'il faut en juger d'après le nombre des éditions, les œuvres du XVII^e siècle sortent toujours des presses de nos imprimeurs. Sait-on que de 1960 à 1965 il a paru en France 17 éditions complètes des Fables de La Fontaine, 10 éditions complètes de ses Contes, 9 éditions du Théâtre complet de Molière ? Et ce sont des éditions différentes. Ne parlons pas des livres et des articles suscités par ces œuvres. Notre bibliographie donnera une idée de leur abondance et de leur variété.

Si donc le présent ouvrage, conçu comme une introduction honnête à la lecture et à l'étude, favorisait à quelque degré, l'accès à ce riche domaine de culture, les collaborateurs qui ont accepté de participer à l'entreprise, estimeraient avoir fait œuvre utile.

PREMIÈRE PARTIE

**CONDITIONS ET TENDANCES
DE LA
CRÉATION LITTÉRAIRE**

